

Lettre d'un lecteur

Cher Jacques,

Vos personnages me tiennent compagnie depuis des mois et, forcément, une fois la glace rompue, c'est comme dans la vraie vie, à se fréquenter on se rapproche, on se lie, le temps passe agréablement... Et le jour vient où il est temps de revenir sur terre pour mettre tout ça en perspective.

Posons LA question : pourquoi faire revivre sur papier l'inspirante Mireille, l'infâme William T. Shaheen Jr, l'insaisissable Arthur Galarneau, la brillante Marie Lalonde, le sympathique Bellatchow et tous les autres ?

D'abord, le procédé n'est pas nouveau : on a publié bien des *prequels* et des *sequels* de *Sherlock Holmes* et des *Trois Mousquetaires* depuis leur parution. Maurice Leblanc est l'auteur des aventures d'Arsène Lupin, mais c'est André-François Ruaud qui a écrit la biographie du gentleman cambrioleur. Et puis, on devrait pouvoir faire dans les livres comme dans les films et les séries, ou même dans la bande dessinée et la chanson : écoutez *Douze hommes rapaillés*, l'album-hommage de Gilles Bélanger

et Louis-Jean Cormier, où différents interprètes portent des textes de Gaston Miron ; je fais un peu pareil, même si la musique manque et que je me garde toutes les interprétations pour moi !

En plus, on aide à corriger un déséquilibre. *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon a déjà fait l'objet d'un feuilleton à la radio, de deux séries télévisées et de trois adaptations cinématographiques. Si Séraphin sévit en boucle depuis 1933 — l'année de votre naissance —, il n'y a aucune raison de ne pas faire revivre vos personnages, plus allumés et plus proches de nous. Débutons ici et maintenant, et qui sait si un jour un producteur...

Je charrie un peu, mais pas tant.

Tout a commencé par vos livres. Vos romans sont vivants, vibrants, tous différents, chacun avec son idée et son rythme. Il faut les lire, ne pas faire comme lorsque nous balayons l'écran de la tablette, du téléphone ou de l'ordinateur. Inutile de balayer ici, enlevons nos sabots avant d'entrer, asseyons-nous, prenons le temps de découvrir leurs histoires : elles parlent de la nôtre.

François Galarneau, roi du hot dog et écrivain en devenir, et « les têtes », Charles et François Papineau, métaphore par excellence du Québec moderne, sont trop connus pour qu'un autre que vous les reprenne, mais il y a les autres, les secondaires, écolos, féministes, infâmes, amoureux, arrivistes, brillants, cœurs saignants, flyés, sensibles, qui n'ont pas dit leur dernier mot. Ils me plaisent, ils ont leur propre voix et peuvent vous tenir tête. Je vous cite : « Un personnage de fiction, comme un

adolescent, lutte parfois pour assumer son autonomie. La vie sur le papier crée sa propre logique, l'auteur n'y règne pas toujours comme Dieu le Père. »

À les fréquenter aujourd'hui, on se rend compte qu'ils sont comme nous, en quête de repères dans un monde qui tourne trop vite, et c'est là où l'idée de leur redonner la parole prend tout son sens : vers la fin des années 70, avant l'Ère Google (EGG^{MD}), vous vous intéressiez déjà à la mutation sociale en marche, aux méthodes californiennes de conquête des esprits par les nouvelles technologies et leur prodigieuse capacité de mystification. Vous avez vu juste ; les scénarios de vos documentaires et de vos essais se jouent maintenant, quarante ans plus tard.

Mireille, l'héroïne inspirante de *D'Amour, P.Q.*, un roman que vous vouliez féministe en 1972, a le caractère qu'il faut pour mesurer aujourd'hui le chemin parcouru par les femmes ; l'infâme William T. Shaheen Jr, archétype du milliardaire capitaliste conquérant et immoral, est du sur-mesure pour notre époque ; la brillante Marie Lalonde, mère des « têtes », informaticienne et généticienne, si étonnamment contemporaine, est crédible quand elle s'interroge sur l'éthique des infotech et des biotech californiennes, et si Bellatchow, fils d'une Éthiopienne et d'un Québécois, choisit l'amour à l'ambition, c'est parce que ses parents lui ont ouvert les yeux.

Au fond, ce n'est pas de moi que vient l'idée de faire revivre vos personnages : ce sont eux qui m'ont appelé à leur donner la parole. Il suffisait simplement de les écouter ; ils avaient envie de poursuivre la conversation !

Revenons à vos essais. Un peu à la manière dont Guy Debord dénonçait l'aliénation des travailleurs dans *La société du spectacle* ou dont Roland Barthes s'attachait à la vie symbolique des objets dans ses *Mythologies* (mon bac en socio est loin derrière, mais on peut également citer Claude Lévi-Strauss pour sa méthode d'analyse des mythes et sa virtuosité littéraire), vous vous êtes particulièrement intéressé au rôle de la télévision, source d'un discours publicitaire qui s'insinue dans tous les autres, politique, social, économique, pour les transformer en *divertissements*.

Dans un style incisif soutenu par des formules très... publicitaires, vos essais critiquent la nouvelle société marchande avec une ironie qui ne cache pas votre pessimisme : « [les] chroniques de *L'écran du bonheur* m'ont plongé dans un pur ravissement¹ », avait écrit Pierre Foglia dans *La Presse* à sa parution. Le chroniqueur et sociologue Mathieu Bock-Côté, lui, admire la façon que vous avez de débattre de sujets complexes².

1. Dans l'esprit de saine et virile camaraderie qui prévalait à l'époque, Pierre Foglia vous a, dans une autre chronique, traité de pute, admettant du même souffle n'être lui-même que le fou du roi. Cette affection un peu bourrue serait déplacée aujourd'hui dans un monde où même les ballons préfèrent être des « référentiels bondissants » pour éviter toute offense réelle ou perçue. Signalons tout de même que les putes et les fous du roi ont, historiquement, des atomes crochus, et qu'ils font des couples sensationnels dans les grandes séries contemporaines comme *Le trône de fer*.

2. « La conversation (...) devient un art démocratique : elle institue un rite par lequel les grandes questions se dévoilent dans leur complexité et permet de les examiner de manière civilisée, en légitimant dès le départ la diversité irréductible des points de vue. J. Godbout était fait pour cela. » *Le tour du jardin*

Un coup parti, allons-y franchement avec l'encensoir au lieu de louvoyer.

Ce n'est que justice qu'à gauche comme à droite on vous trouve les mêmes qualités. Pour nous inviter à la réflexion, vous avez passé votre vie à faire circuler des idées, par vos documentaires, vos livres, vos interventions, vos innombrables chroniques littéraires où vous nous intéressiez aux livres des autres. Si la « vie intellectuelle » était un sport d'équipe, vous seriez classé en haut du tableau. Vous seriez même de plein droit une figure tutélaire, mais au Québec, dans le domaine des idées, rien n'est simple. Permettez-moi ici de digresser trois petites secondes.

Quand on discute de hockey autour d'une ou deux bières, Guy Lafleur met tout le monde d'accord ; côté vedettes, Céline règne sur ses sujets depuis plus de trente ans ; Félix Leclerc et Gilles Vigneault rallient les générations en chanson comme le font Gaston Miron pour la poésie et Michel Tremblay au théâtre.

Dans le « domaine des idées » par contre, ça se tire dans les pattes avec un acharnement surprenant, et voilà que me revient en mémoire la citation de Jorge Luis Borges qui introduit votre documentaire *Deux épisodes de la vie d'Hubert Aquin* : « Chaque écrivain laisse deux œuvres. L'une est son œuvre écrite et l'autre — peut-être la plus importante pour la gloire ou la renommée — c'est son image. »

Je crois que bien des gens se trompent sur votre compte. Être né au bon endroit au bon moment sous une

bonne étoile ne vous enlève rien. En toute logique, vous auriez dû prendre un chemin plus confortable. À l'aube de la Révolution tranquille, vous aviez l'âge, le profil et les relations pour devenir un gros bonnet, mandarin, ministre, ce genre de situation plus BCBG que « fonctionnaire fédéral à l'Office national du film du Canada » (entendons-nous, c'est déjà très bien, moi ça m'aurait plu).

Au lieu de quoi vous avez préféré conserver une absolue liberté d'expression pour avoir les coudées franches, jouer votre rôle de réformiste et « nager avec volupté à contre-courant de tous les dogmatismes³ ». Or, nager à contre-courant est épuisant. Le faire « avec volupté » révèle un caractère plus frondeur que votre réputation d'intellectuel-bourgeois-au-dessus-de-ses-affaires le laisserait deviner. On n'ira pas jusqu'à dire que vous êtes un anarchiste, mais insoumis et tête de cochon, sûrement.

Durant un bon demi-siècle, vous avez tenu le rôle du proverbial grain de sable dans l'engrenage. Vous avez toujours eu un don pour démonter les mécanismes des systèmes de pensée et trouver les pièces défectueuses, dénoncer les idéologues de tous bords tous côtés d'un ton posé qui les crispait encore davantage. Et quand vous nous présentiez un film, un livre, un sujet, vous le faisiez sur le mode de la *discussion* en avançant des *propositions*. En ce qui me concerne, vous faites une figure tutélaire tout à fait convenable.

3. *Le réformiste*, 1975

Aujourd'hui, même si vous ne tournez plus de films, à quatre-vingt-cinq ans vous en faites encore beaucoup. En 2018, vous avez rédigé, révisé et publié votre autobiographie *De l'avantage d'être né*, vous êtes plié de longues semaines au jeu des entrevues, puis vous avez repris votre travail d'éditeur, de « lecteur passionné, attentif ou critique, semblable au piquage et repiquage que les paysans, jambes nues, dos courbés, assurent dans les rizières ensoleillées » (*Pour une révolution culturelle*, 1968).

Cette attention patiente qui nourrit le pays de l'écriture vient avec le bonheur de s'y sentir chez soi, « au chaud dans l'alphabet, comme dans une soupe fumante, les pieds sur la bavette du texte! » écrivez-vous dans *Souvenirs Shop* (1975). Vous n'avez jamais quitté ce pays-là depuis l'adolescence, lorsqu'un texte radiophonique d'Yves Thériault entendu un soir de Grande Noirceur a été pour vous comme un éblouissement.

C'est un peu la même idée que l'on retrouve dans une réflexion que François Galarneau se fait à lui-même dans *Le temps des Galarneau* : « La rencontre du bon auteur au bon moment peut changer la vie. » Je la reprends ici à mon compte.

Nous nous sommes rencontrés la première fois peu après la parution de *l'Écrivain de province*, en 1991. On en avait publié des extraits dans la revue *MTL*. Puis, l'an dernier, je vous ai proposé un projet lié au cinquantième de *Salut Galarneau!* qui a fait long feu, mais nous nous sommes revus et, d'un gâteau aux carottes à l'autre, vous

m'avez amené à tenter d'écrire quelque chose : « Les éditeurs ont une idée fixe, ils cherchent des auteurs », m'avez-vous expliqué comme si vous n'y étiez pour rien.

Je vous ai proposé mon idée, elle vous a plu. À partir d'ici, toute ressemblance avec des personnages fictifs ou des situations existantes ou ayant existé n'est en aucune façon fortuite, et rien ne se serait passé si vous ne m'aviez pas confié vos personnages avec intérêt et curiosité. Sachez que leur « garde » était une lourde responsabilité ! Veuillez accepter toute ma gratitude pour cette marque de confiance.

Avant de laisser la parole à vos personnages, évoquons un peu vos débuts, allons-y d'un bon pas, à votre rythme, celui d'un coureur de marathon.

Patrick Émiroglou,
lecteur